

« J'ai besoin de contrastes, sinon je m'ennuie »

*Elle a défilé pour la haute couture à **PARIS** et doit son éducation culturelle à **ANN DEMEULEMEESTER**. Aujourd'hui, on retrouve la galeriste **STÉPHANIE FREDERICKX** aussi bien en talons qu'en train de décharger des pièces de design de collection ou de ramper dans la poussière pour tirer des câbles.*

PAR **AMÉLIE ROMBAUTS** PHOTOS **CHARLIE DE KEERSMAECKER**

Llle nous attend au **Put 19**, un vieux café typique dont Stéphanie Frederickx avoue être une cliente régulière. En nous accueillant, elle attire aussitôt notre attention sur sa doudoune sans manches.

« Je la porte exprès », sourit cette native de Tongres élevée à Gand, et qui connaît bien les clichés sur les habitants du Zoute. Chaque fois que son lieu de résidence est évoqué, elle entend inmanquablement : « Quoi ? Toi, à Knokke ? ! »

Elle a succombé au charme de la station balnéaire huppée il y a quatre ans. Le déclencheur ? *Magelan*, une exposition organisée dans la maison du docteur De Beir, la célèbre Maison noire de Huib Hoste, qui exposait du design de collection et de l'art sous la curation d'**Atelier Ecrû** – qui n'existe plus aujourd'hui – et la **Barbé Gallery**.

« C'était mon dernier été au service de l'Atelier Ecrû, une période charnière dans ma vie. Ici, j'ai trouvé un calme singulier : ouvrir la porte le matin et plonger dans la mer, courir pieds nus dans les dunes, prendre l'air dans le Zwin. Tout en faisant ce que j'aime le

plus : monter une exposition. Je suis vraiment tombée amoureuse de Knokke cet été-là. C'est devenu mon port d'attache. Rentrer chez moi, pour moi, c'est désormais regarder l'horizon. »

UNE FILLE ATYPIQUE

Adolescente, Stéphanie Frederickx était fan de grunge et de Kurt Cobain. Mais aux murs de sa chambre, à côté des étoiles fluorescentes autocollantes, elle avait épinglé des pages de mode arrachées dans des magazines. « J'étais un peu la fille atypique. Grandir dans la nature, jouer près des anciennes ruines romaines. J'avais toujours les genoux écorchés ! Mais j'étais émerveillée par ce qu'il se passait dans le monde, au-delà de Tongres. »

Petite, vous vouliez devenir architecte. Comment vous êtes-vous malgré tout retrouvée dans le mannequinat ?

C'est grâce à une fille de ma classe. Elle avait gagné un concours de mannequins et m'a convaincue de l'accompagner dans son agence. « Tu vas être super forte là-dedans », m'a-t-elle dit. ►

'Dans un monde de scroll infini sur Instagram, pouvoir encore *émouvoir les gens*, c'est ce que je préfère'





STÉPHANIE FREDERICKX (39 ANS)

- Elle naît à Tongres en 1986.
- Dès 16 ans, elle commence le mannequinat et elle est très vite repérée par Ann Demeulemeester, pour qui elle travaille pendant 14 ans comme mannequin puis comme vendeuse de collection.
- Elle étudie la communication à Gand et suit une formation de cordonnerie à Milan.
- En 2023, elle ouvre la Stéphanie Frederickx Gallery, une galerie nomade spécialisée dans le design de collection et l'art contemporain. Elle travaille avec Karen Verlinden, Perla Krauze, Budde, Stijn D'Hondt, Linde Freya Tangelder ou Charlotte Jonckheer.
- Les deux derniers week-ends de juin – 18-21 et 26-28 –, elle s'installe à Anvers dans une maison privée située Leopoldstraat 4, avec une exposition organisée en collaboration avec la 88 Gallery de Londres.

STEPHANIEFREDERICKX.COM

Je n'aurais jamais imaginé cela. Un mannequin ? Pour moi, c'était Miss Belgique, une poupée. Je n'étais pas comme ça. J'avais trois pantalons oversized et je portais des baskets usées. (*rires*) Mais chez **Models Office**, ils m'ont trouvée « magnifique ». Le lendemain, mes cheveux étaient teints en brun, je faisais un test photo et j'étais lancée.

Nous sommes au début des années 2000. En plus des shows de haute couture à Paris, vous travaillez pour Dries Van Noten, Veronique Branquinho et surtout Ann Demeulemeester. Que faites-vous pour elle ?

Énormément de fittings. Peu de mannequins aiment ça. C'est considéré comme un travail ennuyeux, parce qu'il faut juste rester là, sans bouger. Mais moi, je trouvais ça fantastique car je voyais tout le processus créatif naître sous mes yeux : le choix des tissus, la manière dont ces patrons s'assemblaient sur mon corps. Et puis toute la construction d'une collection, du styling au catwalk. J'écoutais et j'observais avec beaucoup d'attention.

Quand j'étais gosse, je voulais devenir architecte, je passais mon temps à dessiner des petites maisons en perspective. Les proportions, les jeux de lignes et les constructions ; le côté technique de la fabrication des choses : j'ai toujours trouvé ça fascinant.

Quand Ann Demeulemeester a lancé sa ligne de mobilier avec Serax il y a quelques années, elle a déclaré que la distance entre le design et un pantalon n'était pas très grande. Dans les deux cas, il s'agit de chercher des proportions, de tracer des lignes, de créer de la beauté.

Cette distance est encore plus réduite quand on parle de chaussures (*NDLR* : Stephanie Frederickx a suivi une formation en design de chaussures). Le confort, la stabilité, l'ergonomie et l'esthétique : tout cela doit fonctionner sur un objet assez petit. À mes yeux, dessiner une chaussure est aussi difficile que de construire une maison.

Vous avez travaillé dès vos 17 ans et pendant 14 ans pour Ann Demeulemeester ; d'abord comme mannequin, puis dans la vente. En quoi cela vous a-t-il façonnée ?

J'y ai tout appris. Lors de mon premier lunch chez Anneke, je n'en croyais pas mes yeux. Elle vivait alors dans la Maison Guiette, la seule maison en Belgique conçue par **Le Corbusier**. Je voulais devenir architecte à cet âge-là, pourtant je n'avais aucune idée de qui était Le Corbusier. Grâce à elle, j'ai découvert le travail de Man Ray, Nick Cave et PJ Harvey, j'ai vu comment l'épaulait Michèle Montagne – conseillère, entre autres, de Helmut Lang, Rick Owens et Haider Ackermann – et j'ai vu des shows entiers prendre forme au fil de mes allers-retours continuels dans cette magnifique maison.

Pourtant, vous avez changé de cap...

Parce que je voyais tout le secteur changer. Le rythme des collections s'est accéléré, tout devait aller plus vite. Les producteurs exigeaient de plus

grandes quantités, les acheteurs devenaient plus commerciaux. Je me souviens d'un échange, dans le showroom à **Paris**. Je présentais à un acheteur important un jersey avec un imprimé super cool dans le dos, derrière lequel il y avait toute une histoire, mais il a immédiatement bloqué la pièce. Un dos intéressant, cela ne lui servait à rien pour la vente en ligne. Là, je me suis dit : « Fuck, est-ce que tout va désormais tourner uniquement autour de l'e-commerce ? » Cela m'a mise mal à l'aise. Y avait-il encore seulement une histoire à raconter ? Et j'ai vu cela empirer, saison après saison. Un jour, j'en ai eu assez.

ACCRO À L'ADRÉNALINE

Un an après *Magelan*, dans la Maison noire, Stéphanie Frederickx lance sa galerie éponyme avec une exposition collective dans une église désacralisée près de Knokke, à **Sint-Anna ter Muiden**. De son passage chez Atelier Ecru, elle a retenu une chose importante : il n'est pas question pour elle d'attendre dans une boutique pour « vendre des chandeliers et des salons ». Ce qu'elle veut, c'est concevoir des expositions et travailler avec des artistes, qu'elle sélectionnerait sur la base de leur qualité et de leur démarche. Elle devient alors assez vite « complètement folle de choses qui ne sont pas réfléchies, ou trop construites ». Puis elle parle du contenu, car « il faut que cela parle de quelque chose. Pas seulement que cela tourne autour d'une belle chaise ». Elle présente ces œuvres dans un concept de galerie nomade, qu'elle organise environ quatre fois par an dans des lieux singuliers, exceptionnellement accessibles. Sa marque de fabrique ? « Ancré. Pas de bullshit.

Ce que j'apporte est vrai. » Pas de discours de galerie vapoureux, donc, mais une recherche de profondeur. « Mon public ? Il vient pour les histoires que je crée avec mes artistes. Dans un monde superficiel, de scroll infini sur Instagram, pouvoir encore émouvoir les gens, c'est résolument ce que je préfère dans mon métier. »

Pourquoi avoir choisi un concept nomade ?

Le déclic s'est produit quand **Bruno Spaas** m'a proposé d'investir le penthouse qu'il avait conçu sur le Westkaai, à Anvers. Pouvoir monter quelque chose dans un cadre qui n'était pas une boîte blanche, cela m'a tout de suite branchée. Grimper moi-même sur les échafaudages, hisser des meubles de 250 kilos... On avait réuni 22 artistes venus de toute l'**Europe**, c'était une mégaproduction. J'aime aussi être partout à la fois. J'étais complètement dans mon élément. Je pense que je ne suis simplement pas faite pour rester assise derrière un bureau à attendre que quelqu'un entre dans ma galerie. Je préfère aller vers les gens.

Cette accoutumance à l'adrénaline, peut-être est-ce un héritage de votre carrière de mannequin, car c'est aussi ce que les maisons de mode recherchent : surprendre à chaque show.

Exactement. J'aspire à créer un pic très intense, puis tout ranger et recommencer. Le matin, je suis littéralement sous les plaques de marbre, à ramper dans la poussière pour tirer des câbles. Et le soir, j'enfile une robe et des talons et j'accueille mes invités. C'est ça qui me donne de l'énergie. C'est aussi pour ça que je vis à Knokke : j'ai besoin de contrastes. Sinon, je m'ennuie vite. ►



‘Je ne suis pas faite pour rester *assise derrière un bureau* à attendre que quelqu'un entre dans ma galerie. Je préfère aller vers les gens’

‘J’ai encaissé pas mal de coups. Chaque fois, je me suis relevée, avec le sourire. *J’ai dû me battre* pour cette (petite) place dans le monde international de l’art et du design’



Vous avez investi une église désacralisée, la Huis Cabuy à Malines, une maison de ville à Bruxelles, et récemment un château rococo. Y a-t-il un lieu qui vous inspire davantage ?

Ça revient à me demander de choisir lequel de mes enfants je préfère ! Chacun a apporté son lot de défis logistiques. Avec l'exposition *Red Room*, j'ai entièrement peint en rouge un espace brut à Malines. Littéralement. Je crois qu'à l'époque, j'ai posé et retiré trente fois le tapis rouge pendant le montage, pour finalement, la nuit, à genoux, lisser les bords au fer à repasser. Tout remettre en question jusqu'à la dernière seconde. Ce dernier moment où tu te retrouves presque en crise d'identité, Ce « Fuck, qu'est-ce que je suis en train de faire ici ? » C'est ça qui fait la différence entre une bonne exposition et une très bonne exposition, je pense.

Mais vous êtes seule pour diriger votre galerie. Comment dissipez-vous alors ces incertitudes ?

Vous me suggérez que ce serait plus facile avec un 'sparring partner' ? On me le dit souvent. Mais quand je doute, au fond, j'ai déjà la réponse à ma question : c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. C'est une intuition viscérale. Qu'on me comprenne bien : j'aime les collaborations et les suggestions des gens qui m'aident, comme mon compagnon – Erik Müllendorff, fondateur de la 88 Gallery à Londres – ou des amis qui viennent me donner un coup de main. Mais je sais de plus en plus clairement quand je trouve quelque chose bon ou pas. Je ne peux pas être exigeante avec mes artistes si je ne le suis pas aussi avec moi-même.

PRISE DE CONSCIENCE

L'heure du lunch arrive dans le brouhaha du café zoutois, qui se remplit de locaux. Stephanie Frederickx vit aujourd'hui près de la Driehoeksplein, mais n'a pas encore de galerie fixe. Elle travaille dans ce qu'elle qualifie de « vitrine avec un bureau ». Elle peut y recevoir, sur rendez-vous, des clients qui souhaiteraient revoir certaines pièces après une exposition. « Ce sont souvent des personnes qui occupent de hautes fonctions, partout dans le pays, et qui n'ont pas le temps, en semaine, de s'arrêter devant de belles choses. Mais elles ont des choses passionnantes à raconter. En venant le week-end à la mer pour se détendre, c'est beaucoup plus facile de se connecter avec ce genre de personnes. »

Vous définiriez-vous comme quelqu'un qui a réussi ?

Qu'est-ce que la réussite ? Pour moi, cela signifie faire un travail que j'aime, et rendre les gens autour de moi heureux de ce que je fais. Je n'ai plus envie de faire les choses pour flatter mon ego. Je suis fière de tout ce que j'ai fait, et je suis certaine qu'il y aura encore beaucoup de choses chouettes. Aujourd'hui, je profite surtout de ce quotidien, sans chercher continuellement à faire mes preuves. Donc oui, je peux dire que je me considère comme quelqu'un qui a réussi.

Votre réponse ressemble plus à celle de quelqu'un en fin de carrière qu'à celle d'une jeune femme qui n'a pas encore 40 ans.

(Elle rit) J'entends parfois des personnes plus âgées dire qu'elles ne sont arrivées à cette prise de conscience ►

qu'après 50 ans. « C'est chouette que tu en sois déjà là », disent-elles souvent. J'ai probablement une longueur d'avance parce que j'ai commencé à travailler très jeune. Le secteur de la mode n'est pas vraiment « gentil », certainement pas avec les jeunes filles. J'ai dû encaisser pas mal de coups. Personnels et professionnels, souvent avec des conséquences financières. Et chaque fois, je me suis relevée, avec le sourire. J'ai dû me battre pour cette (petite) place dans le monde international de l'art et du design.

C'est votre besoin de contrastes qui vous a fait déménager à Knokke. Mais les retrouvez-vous aussi dans la ville elle-même ?

Vivre ici, ça ressemble parfois à une enquête anthropologique. En semaine, tout est toujours super convivial : une petite conversation chez le boulanger, une causette à la station-service. Mais je vous assure, il y a ici des personnages fantastiques. Dans les villes, tout est plus impersonnel. Cette sensation de village est aussi très changeante en fonction des saisons. Quand l'hiver gris et rude – que je trouve magnifique – se retire doucement et que les bars de plage commencent peu à peu à réapparaître, les Belges affluent le week-end. Pendant les périodes de vacances scolaires, ce sont les Français, les Néerlandais et les Allemands. C'est très intéressant d'observer la manière dont ils interagissent. Et puis, pendant le pic de l'été, il y a les nouveaux riches avec leurs grosses bagnoles. Secrètement, je trouve ça plutôt cool à observer. Je me vois encore rouler un jour à moto, sur une grosse Ducati avec de gros pneus, même si je prends tout autant de plaisir à attraper des grenouilles et à caresser des poneys dans le Zwin. (*rires*) À partir de l'automne, tout redevient calme ici. C'est un environnement qui est en mouvement perpétuel, avec des pics et des creux très marqués. Mais, moi, j'adore ça. ——— W



LE KNOKKE DE STÉPHANIE FREDERICKX

Où prendre un bol d'air ? Personne n'associe Knokke aux balades en forêt, et pourtant, il y en a quelques-unes dans les environs.

Comme le Koningsbos ou le Blinckaertduinbos. On peut s'y promener plusieurs heures en suivant les sentiers qui mènent jusqu'au Zwin. Aller au-delà des dunes, jusqu'au chenal du Zwin, c'est super aussi.

Où se ressourcer ? Au Club de voile de Duinbergen. Quand j'ai passé la journée enfermée, j'y vais pour une session de paddle. Ça me fait un bien fou.

Où aller pour un moment romantique ?

Chez Lagaar, à Zeebrugge. La partie avant est un café aménagé comme un wagon de train. En hiver, on peut s'y installer près du feu et y manger les meilleures croquettes aux crevettes.

Où puiser de l'inspiration ? Au musée Luc Peire. Je trouve l'architecture de cet endroit au moins aussi magnifique que les œuvres exposées. On y organise régulièrement des conférences passionnantes.

Où emmener quelqu'un qu'on veut impressionner ? Quand j'ai des invités internationaux qui ne connaissent pas Knokke, j'aime aller à De Studio, un restaurant italien. Mais pour une ambiance plus détendue, j'aime le Bistrot Chou. Tout y est rayé blanc et rouge, avec des lampadaires en dentelle. Les murs

sont couverts de signatures de footballeurs et d'autres personnalités connues.

Un petit plaisir coupable ? J'adore aller chez Hubo sur la Natiënlaan. On vous y reçoit avec beaucoup de gentillesse, et j'y dénêche tout ce dont j'ai besoin pour mes expositions. Chaque fois que j'y suis, j'envoie à mon amoureux l'emoji des ongles roses fraîchement vernis. Parce que c'est vraiment ce que cela me fait : un vrai petit moment de wellness.

Où démarrer la journée ? Chez Henri, par un petit-déjeuner en terrasse, au soleil, sur une petite place calme où il y a peu de passage. Ils ont une sélection incroyable de viennoiseries.

Un endroit qui vous tient à cœur ? L'église désacralisée de Sint-Anna ter Muiden, où j'ai présenté ma première exposition à mon nom. Cette tour est devenue pour moi comme une sorte de berceau, un symbole de ma vie précédente et de ma nouvelle vie.

Le meilleur endroit où dépenser 25, 250 ou 2.500 euros ? Pour 25 euros, on peut aller chez Fonteyne, le traiteur, pour une portion de délicieuses boulettes à la citronnelle, aux raisins secs et à la coriandre. Pour 250 euros, je pense à faire du shopping chez Co's Cabane, où l'on trouve des vêtements et des objets d'intérieur. Avec 2.500 euros en poche, on peut chiner une magnifique pièce vintage chez Bea Mombaers.